



LANGUE ET CULTURE: PROBLÉMATIQUE THÉORIQUE¹

LANGUAGE AND CULTURE: THEORETICAL PROBLEM

Inès Sfar²

Université Paris Sorbonne

Salah Mejri³

Université Paris 13

Resumo: Este artigo aborda a relação entre linguagem e cultura. Assim, recordam-se as bases cognitivas necessárias para o surgimento da linguagem, ilustrando a análise dos dados por perfis denominacionais, universos de crença e sequências pragmaticamente muito restritas.

Palavras-Chave: Língua; Cultura; Pragmática; Cognição; Terceira articulação da linguagem.

Abstract: The article questions the relationship between language and culture. After the recall of the cognitive bases needed for the emergence of language, our analysis will be illustrated by denominational profiles, universes of belief and pragmatically highly constrained sequences.

Keywords: Language; Culture; Pragmatic; Cognition; Third articulation of language.

Résumé: Il s'agit d'interroger la relation qui existe entre langue et culture. Après avoir rappelé les bases cognitives nécessaires à l'émergence du langage, nous illustrons notre analyse par les profils dénominatifs, les univers de croyance et les séquences pragmatiquement très contraintes.

Mots clés: Langue; Culture; Pragmatique; Cognition; Troisième articulation du langage.

¹ Article préparé en tant que produit du Projet Capes Cofecub 838/15.

² Adresse e-mail de l'auteur: sfar.ines@gmail.com

³ Adresse e-mail de l'auteur: ssalah.mejri@gmail.com

On est très loin actuellement de l'époque où on ne voyait dans la langue qu'un outil de communication qui se réduit à un ensemble de signes qu'on combine selon des structures et des règles de grammaire. La vision innéiste de la langue qui réduit la compétence linguistique à un programme génétique dans lequel il n'y a aucune interférence avec le réel est également battue en brèche. On est également loin de la vision purement comportementale de la langue qui remonte à la période béhavioriste. La relation étroite entre culture et langue relève d'un consensus de plus en plus admis par les linguistes. Notre objectif n'est pas de faire une synthèse des différents débats autour de la relation langue/culture; nous voudrions tout simplement poser les termes de la problématique du lien intrinsèque que nous supposons exister entre, d'un côté, le système sémiotique qui est la langue et d'un autre côté, l'ensemble des croyances, comportements et visions du monde, qui constituent la culture d'une communauté. Pour ce faire, nous définirons en premier lieu la culture; nous essaierons de fournir l'ensemble des éléments qui donnent lieu à un système linguistique; nous fournirons par la suite les trois secteurs-clés dans lesquels la culture s'incruste dans la langue sans qu'il y ait par moments la possibilité de les dissocier, tellement la langue fait culture et la culture se traduit en langue.

Qu'est-ce qu'une culture? Il ne s'agit pas ici de discuter la notion de culture sur le plan anthropologique; nous voudrions tout simplement fournir un ensemble d'éléments définitoires qui sont de nature à nous aider à établir l'interaction entre langue et culture. Nous considérons que la culture est un ensemble de croyances, de comportements, de postures, d'attitudes, de procédures de créations artistiques, d'inventions technologiques, de modes de raisonnement et d'interactions entre les individus du même groupe social, que la communauté transmet régulièrement par l'apprentissage de génération en génération. Apprentissage et mimétisme sont les deux mécanismes par lesquels la culture se transmet. Elle est la condition essentielle pour la survie du groupe. Tous les éléments que comporte la culture d'un groupe ne sont pas réductibles à des attitudes individuelles ou à des convictions privées. Le socle culturel a, de par sa nature, une dimension collective et communautaire, quelle que soit la taille du groupe de la communauté. Il arrive que des sous-groupes sociaux appartenant à une grande communauté produisent une culture spécifique, comme c'est le cas pour les groupes socioprofessionnels qui cherchent à créer des sous-cultures dans le sens laudatif du terme.

Partant de cette définition, on pourrait se dire que la culture est une invention de l'homme. Force nous est de constater que certains animaux

produisent des éléments culturels et les communiquent à leur progéniture. On pourrait y voir un élément commun entre les sociétés animales et les sociétés humaines. Mais si l'on y réfléchit un peu, l'on pourrait constater facilement que les cultures humaines, prises dans leur diversité, comportent un fonds commun et se différencient entre elles par un ensemble d'éléments discriminants permettant de les identifier et de les transmettre à des individus appartenant à des cultures différentes. Les cultures humaines se distinguent particulièrement par une grande richesse et une grande diversité. En plus de ces caractéristiques, il y a lieu d'insister sur un aspect particulier aux cultures humaines qui consiste à en faire non pas un ensemble d'éléments formant un habitus qui conditionne l'attitude des individus et les relations qu'ils entretiennent entre eux, mais une dimension consubstantielle de l'être humain. Cela signifie que la culture est loin d'être une production humaine quelconque; elle est au contraire constitutive même de l'être humain. Deux conditions sont à l'origine de cette caractéristique: d'un côté, l'humain est un être social, il a donc besoin de vivre en groupe; pour ce faire, il a un besoin vital de l'ensemble des éléments culturels que le groupe lui a transmis pour pouvoir s'y intégrer et interagir avec les autres membres; de l'autre, la culture est un produit cognitif que l'humanité a mis une longue période historique à faire émerger. Si l'on parle par exemple de représentations quelconques, l'on ne peut pas ignorer l'ensemble des conditions biologiques et environnementales dont les interactions respectives ont fait émerger progressivement dans les structures mentales de l'humain des connexions neuronales, de plus en plus complexes et de plus en plus répétées, qui ont fini par inscrire dans l'esprit de l'humain des catégories générales et particulières qui lui servent de repères dans son existence en tant qu'animal pourvu de capacités mentales de plus en plus importantes.

Il faudrait par ailleurs rappeler que la part de l'inné est loin d'être négligeable. Elle est la condition *sine qua non* de l'évolution cognitive dont nous parlons parce que l'humain dispose de facteurs anatomiques spécifiques comme la croissance du cerveau après la naissance pendant de longues années. Cette maturation ne se fait pas indépendamment de l'environnement social et naturel. L'évolution qui a abouti aux êtres humains actuels a été très longue et a procédé par accumulation. C'est elle qui a permis aux humains de passer de l'état animal à l'état actuel. Trois conditions ont présidé au bond qualitatif que les humains ont connu: la capacité d'abstraction par laquelle l'homme a réussi à faire émerger des catégories générales à partir d'un monde chaotique, incohérent, agressif, massif, difficile à saisir dans son intégralité, encore moins

dans sa complexité; celle de pouvoir opérer des discriminations dans la réalité pour en faire des entités isolables, discontinues et faciles à déterminer: de telles opérations ont fini par donner lieu à des catégories générales et particulières par lesquels l'humain essaie de s'affranchir de l'univers par ces opérations cognitives en vue de l'intérioriser et par conséquent de se donner au moins l'impression de le dominer; celle d'établir des liens entre les entités discriminées, ce qui favorise l'émergence de catégories encore plus générales permettant de mettre en place les bases d'une réflexion rudimentaire, qui va par la suite servir de fondement à ce que les linguistes appellent «la logique naturelle».

Nous considérons que la pensée par laquelle les premiers humains ont réussi à établir des relations entre les entités discriminées est à l'origine de l'intelligence. À la base de toute réflexion existe la conception d'une relation. Or la première relation que l'humain a pu établir entre les différentes entités de son univers, qu'elles soient concrètes ou abstraites, n'a pas eu nécessairement une traduction sémiotique. L'émergence de la langue ne s'est faite que tardivement. On peut vérifier l'hypothèse de l'existence de la pensée indépendamment de la langue dans laquelle elle s'exprime à travers la réaction de tous les animaux en rapport avec leurs comportements: si l'on assimile un bébé humain à un animal dont les réactions devant les mêmes faits sont similaires, l'on pourrait en déduire que la pensée préexiste aux signes linguistiques. Les réactions comportementales trahissent les liens qu'on élabore dans sa pensée sans qu'il y ait l'intermédiation d'un système symbolique comme la langue.

Ce type de relations abstraites a conduit progressivement les humains à inventer la langue, système sémiotique par lequel le signe ou le symbole se substitue aux catégories que l'humain élabore, qu'elles soient réelles ou fictives, concrètes ou abstraites, simples ou complexes, etc. on peut soutenir, au vu de l'importance de la création de la pensée symbolique, que l'invention la plus pertinente pour l'évolution humaine et la plus significative dans son parcours évolutif est celle qui a doté l'être humain de l'arme la plus puissante qui puisse exister: la langue.

Qu'est-ce que c'est donc qu'une langue? Nous venons de voir que la langue est l'aboutissement d'une longue évolution cognitive qui a permis à l'humain de se détacher de l'immédiateté de son vécu pour le penser en catégories et en entités séparées entre lesquelles il a pu établir des liens de toutes sortes. C'est cette catégorisation et ce sont ces liens qui ont servi de base à l'élaboration d'un univers symbolique parallèle qui est en quelque sorte, au moins dans un

premier stade, le miroir de l'expérience individuelle et collective. Petit à petit et en suivant une évolution, certes lente mais sûre, le langage humain s'est complexifié et a fini par avoir sa propre autonomie, permettant ainsi aux humains de créer des univers fictifs, complètement inventés, comme c'est le cas dans les créations littéraires. Mieux, les moyens symboliques offerts par la langue permettent aux humains de réfléchir, et par conséquent d'établir des liens logiques, sémantiques et culturels entre toutes les entités qui font l'objet de leur réflexion.

Présentée ainsi, la langue ne pourrait pas être considérée comme un phénomène complètement isolé de la culture. Même si l'on peut concevoir qu'au début de l'évolution de l'espèce humaine une pensée non symbolique préalable à l'émergence de la pensée par la langue et dans la langue a bien existé, il est actuellement impossible de dissocier les deux: la langue est un produit culturel et la culture se fait par la langue.

Dans cette perspective, il serait intéressant de se demander *pourquoi langue et culture sont indissociables*. Si l'on considère que la pensée ne peut pas se concevoir chez les humains indépendamment des langues qu'ils parlent, il serait vraiment difficile de traiter des langues en excluant toute dimension culturelle. Nous ne voyons pas comment il serait possible de séparer complètement la dichotomie langue / culture. Certes, il existe des faits culturels non linguistiques, mais il est difficile d'imaginer qu'ils ne soient pas traduits dans les mots. C'est par le biais des unités lexicales que l'on parle de ce que l'on fait, de ce que l'on pense, de ce dont on rêve, que l'on imagine et que l'on crée ce qu'on souhaite. Cette symbiose entre les deux éléments de notre dichotomie fait que l'on doit procéder de manière à ce qu'il soit possible de préciser les formes que le culturel peut avoir dans les langues et celles que les langues représentent dans le culturel.

Avant d'entamer cette discussion, nous voudrions rappeler que le système sémiotique que nous avons évoqué dans les paragraphes précédents n'est en aucune manière constituée de simples étiquettes que l'humain attribue aux entités dénommées. Ce système se distingue par sa grande complexité. Même si initialement, il aurait eu la configuration de simples syllabes produites en rapport avec des situations vitales, comme les situations de prédation, de danger et de nécessités vitales, le système linguistique s'est développé de manière à évoluer vers un système articulé. Le principe de l'articulation repose sur une élaboration symbolique très économique, qu'on peut résumer ainsi: à partir d'unités de base qu'on articule entre elles, on produit des unités

supérieures ayant une nouvelle pertinence sémiotique. Ces dernières unités se combinent elles-mêmes entre elles pour former des unités supérieures avec une pertinence nouvelle et pouvant entrer dans une nouvelle articulation et ainsi de suite. À ce propos, il est d'usage dans la littérature linguistique de reconnaître que le langage humain est doublement articulé. Les travaux de Martinet résument très bien cette vision de la langue. La réflexion menée autour de cette question a permis de faire émerger l'idée que les langues sont en réalité au moins triplement articulées: à la base, on trouve les sons (les phonèmes) dont la pertinence est de nature phonologique, c'est-à-dire la sélection de traits acoustiques pertinents permettant d'établir un système phonologique propre à chaque langue; ces phonèmes, combinés entre eux, forment des unités porteuses de signification (les morphèmes): c'est la pertinence sémantique. Mais il faut tout de suite préciser qu'à ce stade, le sens demeure virtuel. Il lui manque les éléments nécessaires pour servir de tuiles participant à la construction de toutes sortes d'énoncés. C'est là qu'intervient la dimension grammaticale et pragmatique. Il s'agit de l'élaboration d'un nouveau type d'unités pouvant avoir une autonomie énonciative et dénominative et portant en elle-même le programme de l'ensemble des combinaisons qu'elle pourrait avoir dans le cadre de tout énoncé, qu'il soit phrastique ou non. Il s'agit là des unités de la troisième articulation du langage que sont les unités lexicales. C'est grâce à elles qu'il est possible d'avoir un sens correspondant à la fois à un concept, un référent et une idée complexe qui se décline sous la forme d'un énoncé complexe qui peut épouser toutes les formes possibles et imaginables de l'exigence du pensable collectif et individuel. En effet il est possible, grâce à une seule unité lexicale, de former un énoncé complet. Tel est le cas par exemple de segments comme *stop!*, *Halte!*, *OK*, etc.

Avec les unités de la troisième articulation naît la syntaxe, c'est-à-dire l'ensemble des règles de concaténation de ces unités dans le cadre de l'énoncé. En d'autres termes, la langue forge des structures, des combinaisons appropriées et des outils assurant la fluidité de l'énoncé. Au-delà des énoncés simples, qui ne dépassent pas les limites de la phrase, s'instaure un autre type d'articulation de nature discursive, échappant à la logique interne du système linguistique, mais traduisant l'organisation de la pensée individuelle telle qu'elle s'exprime dans l'usage courant des échanges langagiers et telle qu'elle s'illustre dans la production littéraire et esthétique. Ce genre de structuration (ou d'articulation) est supposé être régi par les règles récursives impliquées par la concaténation des unités lexicales dans le cadre de la phrase. Cela relève

beaucoup plus des performances individuelles que collectives. Mais il ne faut en aucune façon y voir une articulation secondaire. Les études anthropologiques et sociologiques, associées à celles menées par les sciences cognitives et les simulations informatiques, montre que le langage humain est un facteur essentiel dans la cohésion du groupe: c'est grâce aux échanges langagiers et à la communication entre les membres du groupe que la cohésion et la solution des conflits se font à un niveau symbolique, c'est-à-dire par les mots, au lieu de la violence physique, même si l'on sait par ailleurs que la langue peut être violente, même encore plus violente, que les agressions physiques.

C'est grâce à cette puissance du verbe que les idées prennent forme, se diffusent, se communiquent et laissent leur empreinte sur les individus et le groupe. Comme l'organisation sociale exige un minimum de hiérarchie entre les individus, les humains recourent systématiquement au langage pour expliquer, convaincre et finalement instaurer l'ordre au sein du groupe. Organisation sociale, usage de discours et échange des idées sont les trois ingrédients nécessaires à l'émergence du politique, le politique étant la gestion de la vie commune. Ainsi aurions-nous un système qui comporte au moins quatre articulations. Si les trois premières sont nécessaires à l'élaboration de tout énoncé, la quatrième relève beaucoup plus des compétences individuelles, souvent acquises par l'apprentissage volontaire. La tradition rhétorique nous enseigne que l'art d'argumenter et de convaincre exigent un long apprentissage: le choix des mots, leur combinaison, la justesse du mot, le jeu sur les inférences et la hiérarchisation des idées, selon des scénarios appropriés sont autant de compétences dont l'acquisition exige beaucoup d'efforts.

Comment pourrions-nous donc décrire l'interdépendance entre langue et culture?

La question est tellement vaste qu'il ne serait pas possible d'y apporter une réponse exhaustive. Nous nous contenterons de retenir trois domaines où le culturel épouse la forme du linguistique et *vice versa*. Nous retiendrons la dénomination, les croyances et les rituels langagiers.

La dénomination est l'opération par laquelle on attribue un signe linguistique à une entité conceptuelle. Signe et concept (signifiant et signifié) sont liés par un contrat sémiotique qui les fixe définitivement dans la langue. En l'absence de ce contrat, il n'est pas possible de construire des unités de la troisième articulation. Selon les langues et les besoins en dénominations, on procède à la construction d'unités renvoyant à des entités pensées en elles-

mêmes à partir des moyens linguistiques disponibles. De tels moyens peuvent être de nature morphologique ou syntagmatique. C'est pourquoi l'on peut avoir soit des unités monolexicales, soit des unités polylexicales. Mais indépendamment de la forme de ces unités, toute dénomination répond à un profil dénominatif qui sert d'entrée dans le système symbolique. Pour illustrer les différentes manières dont on procède pour choisir le profil dénominatif, nous choisissons trois exemples:

- le recours à des catégories générales grammaticalisées: on peut dénommer par exemple l'arbre à partir de son fruit (*orange/oranger, olive/olivier*) ou l'espace cultivé à partir de ces arbres (*orange/orangeraie, olivier/oliveraie*), etc.

- l'emploi de syntagmes discursifs portant sur l'une des caractéristiques de ce qui est dénommé pour lui attribuer un nom: telle est le cas de toutes les formations polylexicales. Comme il s'agit d'unités polylexicales, les dénominations portent en elles-mêmes l'angle sous lequel on a construit la dénomination. Ainsi dénommer les *patates* par *pommes de terre* trahit la manière dont on a appréhendé le tubercule: on a établi un rapprochement entre le tubercule et le fruit du pommier en spécifiant qu'on le cultive sous terre. Un tel phénomène est récurrent. Il est à la base de toute dénomination complexe impliquant des formations syntagmatiques. C'est souvent par le truchement des rapprochements métaphoriques et métonymiques qu'on élabore ce genre de dénominations.

- De telles dénominations sélectionnent en réalité quelques facettes pour rendre compte de certains éléments conceptuels retenus pour renvoyer à l'entité dénommée. Ainsi appeler quelqu'un qui pratique l'ironie à froid un *pince-sans-rire*, c'est ne retenir dans la forme du signe qui va lui être dédié que des aspects en rapport avec sa manière de procéder qui consiste à « pincer sans rire ». Une telle technique est systématique dans toutes les langues, notamment dans la terminologie scientifique et technique.

Les croyances constituent un autre domaine qui trahit des contenus culturels sans lesquels il n'est pas possible d'utiliser la langue. Nous sélectionnons trois aspects de cette question: la structuration du sens dans la langue, l'emploi des tropes et les proverbes. Robert Martin (2016), en parlant des universaux du langage, précise que derrière toute langue réside une grammaire universelle qui la ramène à la relation de prédication, cette relation cognitive par laquelle on établit des liens entre des entités différentes. S'y ajoute une sémantique universelle qui obéit au même principe que la prédication

puisqu'elle est réductible à un ensemble de relations d'implications qui comportent entre autres les relations de généralisation, de similitude (la métaphore), de contiguïté (la métonymie), de disjonction antonymiques, de négation, etc. Toutes ces relations constituent la trame sur laquelle se produit le sens, une trame qui reproduit *in fine* les représentations élaborées objectivement à partir de notre expérience du monde, de celle de nous-mêmes et des autres.

Si nous avons voulu réserver une place particulière à la métaphore et à la métonymie, c'est parce qu'elles véhiculent, à travers les rapprochements effectués entre un domaine source et un domaine cible, la formation lexicale des réseaux lexicaux et sémantiques derrière lesquels se profilent des contenus culturels. C'est la manière dont on choisit de fixer dans le langage des représentations par le biais des mots renvoyant déjà à d'autres concepts que la langue emmagasine un ensemble de croyances sans lesquels il ne serait pas possible de décider de la valeur de vérité des énoncés.

Est considéré comme vrai ce qui, une fois confronté au réel, s'avère vrai. Sinon il est considéré comme faux ou comme plus ou moins vrai. Les croyances sur lesquelles repose notre expression linguistique ont été détaillées par Robert Martin dans ses deux livres *Pour une logique du sens* (1992) et *Langage et croyances* (1987). C'est là qu'il détaille les univers de croyances dans lesquels s'inscrivent les différentes propositions formées par tout locuteur. Mondes possibles, mondes potentiels, mondes contrefactuels sont autant de mondes dans lesquels figurent les représentations véhiculées par notre expression linguistique.

Les proverbes, qui sont des énoncés phrastiques, présentent l'avantage d'exprimer des pensées toutes faites, ayant la forme d'une vérité qu'on ne peut pas contredire. Ils ont également la particularité de fixer dans la langue, la référence à des événements historiques, des noms de personnages, de lieux et de toutes sortes d'indications appartenant à la culture partagée par la communauté parlant la même langue. Avec l'évolution des us et des coutumes, l'on constate que certains proverbes anciens sont en décalage avec les exigences imposées par les nouvelles mentalités. Ainsi dire *qu'au royaume des aveugles, les borgnes sont rois*, à un moment où l'on préfère parler de non-voyant au lieu d'aveugles, c'est être en décalage par rapport au parler correct.

Un autre pan de la langue sert de véhicule à des usages culturels érigés en rituels. Dans ce cadre, le mot se transforme en acte, c'est-à-dire un comportement qui se décline sous forme d'expressions linguistiques généralement figées. Les formules, les prières, les échanges strictement codés, bref toutes les expressions pragmatiquement contraintes dans leur emploi, sont

autant de formes culturelles où la langue se transforme en comportement. Les échanges quotidiens comme les salutations, les formes de présentation, certaines insultes, certains remerciements, etc. émaillent régulièrement notre discours quotidien. Nous renvoyons à titre d'exemple à l'ouvrage de Xavier Blanco et Salah Mejri sur *Les pragmatèmes* (2018) où les auteurs détaillent la part du culturel dans l'usage de ce genre d'unités lexicales. On peut également citer l'ouvrage de Salah Mejri intitulé *Les formules de politesse et de présentation* (2017) où il démonte les mécanismes à la fois linguistiques, pragmatiques et sociaux qui se profilent derrière de telles formules.

Certains domaines privilégient les formules toutes faites. De par la dimension sacrée de certaines pratiques religieuses, l'ensemble des formules qui s'y rattachent se voient se charger d'une densité culturelle comme contrepartie de la fixité des formes linguistiques à usage sacré. Les formules des prières, celles des guérisseurs, celles des vœux, supplications et autres invocations sont d'un usage récurrent. C'est pourquoi elles condensent en elles-mêmes une charge culturelle spécifique.

Nous évoquerons, pour finir, des types de discours dont l'interprétation passe inéluctablement par des références culturelles partagées. L'exemple des textes humoristiques (les sketches, les blagues, les devinettes, etc.) illustre parfaitement le lien indissociable entre formes linguistiques et références culturelles, lesquelles références servent d'ingrédients au jeu énonciatif qui structure les discours humoristiques. Pour le détail des analyses de ce que Inès Sfar (2008) appelle des discours obliques, nous renvoyons à sa bibliographie. Une dernière précision relative à ce genre de textes consiste à attirer l'attention sur le rapprochement à effectuer entre deux concepts, apparemment éloignés, mais en réalité extrêmement interdépendants: le culturel et l'idiomaticité. Même s'il y a une part universelle culturelle partagée par toutes les langues, le culturel n'est jamais réduit à ce qui est commun. Il est beaucoup plus spécifique quand il s'agit des spécificités idiomatices parce que c'est dans l'idiomaticité que s'élaborent les contenus culturels de chaque communauté. Serait idiomatice ce qui est bien implanté dans la culture propre. Serait chargé culturellement tout ce qui est idiomatice.

Arrivé à ce point de l'analyse, nous pouvons dire que la langue, en tant que système sémiotique conçu pour traduire l'ensemble des représentations accumulées par la communauté à travers les âges, offre un espace particulier pour l'élaboration de représentations culturelles fixées durablement dans les mots. Elle est également l'outil par lequel les grandes cultures réussissent à

produire des textes à portée universelle, comme c'est le cas pour la poésie, les textes sacrés, les dénominations universelles, etc. Malgré cette symbiose entre langue et culture, la linguistique manque de méthodologie pour intégrer cette dimension culturelle dans l'analyse linguistique et lui donner la part qui lui revient de droit. Ce numéro de la revue pourrait être considéré comme une tentative de réhabilitation du culturel dans l'analyse linguistique.

RÉFÉRENCES

BLANCO ESCODA, Xavier; MEJRI, Salah. *Les pragmatèmes*. Paris: Éditions Garnier, 2018.

MARTIN, Robert. *Pour une logique du sens*. Paris: PUF, 1992.

MARTIN, Robert. *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*. Bruxelles: Mardaga, 1987.

MARTIN, Robert. *Linguistique de l'universel*. Paris: Académie des Inscriptions et Belles lettres, 2016.

MEJRI, Salah. *Les formules de politesse et de présentation*. Paris: Éditions Garnier, 2017.

SFAR, Inès. Traduire les blangues: jouer par/avec les mots. *Equivalences*, Année 2008, 35-1-12, p. 85-101.

Nota do editor:

Artigo submetido para avaliação em: 06 de dezembro de 2018.

Aprovado em sistema duplo cego em: 18 de dezembro de 2018.